

Zeitschrift: Domaine public
Band: - (1981)
Heft: 575

Artikel: Le pèlerin poète est mort à Murcie
Autor: Stauffer, Gil
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1011886>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POINT DE VUE

Le pèlerin poète est mort à Murcie

Comment dire?

Il avait quelque chose d'un peu effrayant, de trop lointain, de trop vaste. Quelque chose qui nous dépassait — nous obligeant à mettre à vif nos vides, à jour nos inconséquences.

Comment dire?

Il imposait le respect.

Non... justement: il n'imposait jamais. Il respectait, choses et vivants, si librement, si profondément, si religieusement qu'il était comme impossible de ne pas le respecter, lui, Lanza del Vasto.

Comment dire?

La première fois que je l'ai vu, c'était à La Chaux-de-Fonds — vers 1960, je crois.

Nous l'avions invité — nous: un petit «groupe œcuménique» de collégiens — à venir nous parler de l'Inde, de Gandhi, de la non-violence. Ses propos, je les ai oubliés.

Je me souviens très clairement, en revanche, du calme — même dans la véhémence — que portait en lui et rayonnait ce grand bonhomme à

barbe blanche, à cheveux fous, dans son vêtement ample dont il avait tissé lui-même l'étoffe de laine brune.

Souvent, il s'arrêtait, laissait une phrase en suspens, fermait les yeux.

Et le silence n'était pas vide. Le silence ne pesait pas. Le silence n'était pas une interruption mais la respiration même d'une pensée et sa suite. Le silence survenait comme une évidence, une nécessité.

Je l'ai revu plusieurs fois encore, ailleurs.

Et chaque fois, cette même impression d'être face à un homme qui ne veut, qui ne reconnaît que l'éternité et l'absolu comme unités de mesure, comme seules unités possibles.

Mais chaque fois aussi, un sentiment de malaise, presque de solitude: d'être, moi, trop petit, trop minable, trop grossier, en deçà de ces mots que l'on sentait, chez lui, chargés d'une formidable expérience, arrivés d'une longue route et d'une incessante méditation.

* * *

Lanza del Vasto est mort. Il se savait — mieux que quiconque, parce que poète — de passage. Mais l'œuvre subsiste. Non seulement les livres — inséparables de sa vie — mais aussi, mais surtout ce qu'il considérait comme l'essentiel: la

communauté de l'Arche, qu'il fonda en 1948.

On pensera ce qu'on voudra du syncrétisme religieux et mystique de l'auteur du «Pèlerinage aux sources».

Il faut pourtant lui reconnaître une cohérence, une ampleur et une profondeur rares.

Plus que cela: une *qualité humaine* dont la vie de del Vasto fut comme la *preuve expérimentale*.

On peut chercher, interroger ceux qui l'ont bien connu: jamais Lanza del Vasto ne se laissa récupérer par quiconque, jamais il n'utilisa, pour devenir gourou célèbre, les modes du temps. Il allait son chemin.

Prophète?

Sans doute, si est prophète celui qui remet au jour des évidences oubliées, obscurcies.

Sûrement pas — si est prophète celui qui veut ou annonce du *nouveau*. Lanza del Vasto croyait — bien plus que tous les rationalistes — à *l'expérience*. L'expérience vécue, la démonstration probante. «Ecologiste mystique», lui? Cela n'a pas de sens.

Par de multiples aspects, la Règle de la Commu-

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Souvenirs de Diggelmann

Encore une histoire (américaine) de Peverelli, le directeur du «Guet»:

C'est un médecin de New York, qui fait venir un plombier pour réparer sa tuyauterie. L'homme de l'art déploie sa trousse, se met au travail et répare en deux heures, deux heures et demie... Puis présente sa note: *deux cent cinquante dollars!*

«Deux cent cinquante dollars? Vous vous moquez de moi? Pour deux ou trois heures de travail? Moi,

tout médecin que je suis, jamais je n'oserais demander deux cent cinquante dollars...»

Alors le plombier, avec un bel aplomb — c'est le cas de le dire: «Eh bien voyez-vous, moi non plus, je n'aurais jamais osé demander deux cent cinquante dollars — du temps que j'étais médecin!»

La même histoire, version vaudoise, sous forme de devinette: Un café, «entre Denges et Denezey».

Devant le café, une VW et quelques Mercedes... Qu'est-ce que c'est? — C'est le vétérinaire, ou le médecin, qui est venu donner une conférence, et les paysans des environs venus pour l'écouter!

A propos de livres:

Passé les vacances à lire les dernières œuvres de

Diggelmann, disparu voici quelques mois: *Der Reiche stirbt* (1977), *Das Mädchen im Distelwind* (1978), *Filippinis Garten* (1978), et les articles de combat — nos combats — de *Feststellungen* (1978), et l'admirable *Schatten*, journal d'une maladie, qui va paraître en français aux éditions Zoé (1979), et les non moins admirables récits posthumes de *Spaziergänge auf der Margaretinsel*, écrites alors que le romancier se savait condamné... Problèmes du couple, conflit des générations, approche de la mort — rien qui ne nous concerne *directement*, exprimés avec une parfaite économie de moyens, une simplicité et tout à la fois une grandeur incomparables.